

Dédale ²⁰²¹

Parcours d'arts en milieu urbain



Dédale 2021

par Julie Maréchal, Centre culturel de Huy

La Biennale Dédale revient après une longue période de silence alors qu'elle avait fait du bruit à sa dernière édition en explorant la thématique des tabous.

En effet, en 2018, nous avons été confrontés à la censure, à la dégradation de certaines œuvres, à une manifestation lors du vernissage et à des réactions diverses, tant positives que négatives, émanant des réseaux sociaux et des pouvoirs publics. Il apparaissait que nous touchions à des sujets sensibles à propos desquels se manifestaient parfois craintes et pudeur.

Des questionnements sur les enjeux démocratiques et l'ordre public furent soulevés, de nouvelles pistes de travail se dessinèrent rapidement. Nous devions ouvrir le débat sur les enjeux citoyens avec la participation immanquable des riverains. Chemin faisant, nous arpentions les tentacules des œuvres maudites aux propos sociétaux pour rêver de nouvelles alliances entre les habitants des quartiers, les pouvoirs publics et les artistes.

Dédale 2021 naît d'une collaboration étroite avec Pauline de La Boulaye pour produire un dédale activateur de liens entre habitants, lieux et œuvres. Pour faire débat de société, ensemble, nous faisons lien avec la société elle-même et ses différentes parties. De nos paroles reliées découlera le tissage d'un récit renouvelé.

Au printemps dernier, nous avons organisé à Huy une résidence de recherche pour les invité-e-s du projet Dédale 2021. Cette immersion partagée avec les artistes était une première pour Dédale, elle réunissait le collectif Design For Everyone (social designers), Maud Dallemagne (artiste sérigraphiste), Julien Celdran (artiste chercheur en auto-anthropologie), Frans Daels (artiste et performeur) et Pauline de La Boulaye (auteure et commissaire d'exposition indépendante). Ces artistes ont questionné l'art en ville, la mutation urbaine, l'espace public. Ils ont sillonné les rues de Huy à la rencontre des riverains, glané les secrets de la cité, dormi chez l'habitant, pêché des métaux en bord de Meuse, partagé leurs aventures avec des artistes locaux.

Ce journal *Dédale* est le mémoire d'un cheminement. Il présente avec soin des œuvres reliant les riverains à l'art et à leur ville, raconte l'histoire d'un guichet ambulante, rêvé par Pauline, qui s'installait sur le pont Roi Baudouin pour favoriser la rencontre durant les week-ends du parcours d'art urbain. La trame était mystérieuse, ouverte aux rencontres imprévues, synonyme de liens et de retrouvailles. Du vivant !

Prévue en 2020, reportée en 2021, la sixième édition de Dédale s'est adaptée au contexte sanitaire.

Depuis plus d'un an, nos liens culturels ont été coupés, décousus, déconsidérés. Nous ne sommes plus à l'abri des restrictions. Nous ne savons pas non plus combien de temps prennent les blessures pour cicatriser.

En 2021, Dédale propose de renouer avec l'essence même de la création artistique : la culture du lien. Se lier aux autres, aux objets et aux lieux est une activité humaine vitale menacée.

Les passants ont été invités à coconstruire un espace public, se déplacer différemment, activer une pratique symbolique, refonder un lieu, agir sur la durée d'une installation artistique dans l'espace urbain.

Pour celles et ceux qui y ont participé et pour les absents, ce journal relate une aventure artistique inédite avec Julien Celdran, Frans Daels, Maud Dallemagne, Design For Everyone, Pauline de La Boulaye, Julie Maréchal.

Dédale 2021 est organisé par le Centre culturel de Huy. Pour les résidences artistiques, Dédale 2021 a reçu le soutien du programme «Un Futur pour la Culture» de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

04 Flashback Dédale 2018

Nathalie Melis

06 Une brève histoire de l'humanité et des arts

Pauline de La Boulaye

10 Coconstruction d'un nouvel espace public

Design For Everyone

14 Extractions subjectives d'un paysage menacé

Maud Dallemagne

18 Vœux de bon rétablissement à une société malade

Julien Celdran

22 Sculpture de gestes manifestes

Frans Daels





Flashback Dédale 2018

Dédales

par Nathalie Melis

13h00

Journée chaude d'automne. Collines et air dorés. Je roule vers Huy le long d'un fleuve kaki dans l'ombre. Une boule d'anxiété est logée dans mon ventre. J'ai bu un café de trop ce midi et je ressasse depuis ce matin un documentaire visionné hier soir : *Nothing to hide*. Ou comment nous pensons naïvement que nous n'avons rien à cacher en ces temps de surveillance généralisée mais invisible. Car l'analyse des métadonnées collectées sur nos smartphones et ordi par de multiples sociétés mais aussi par nos gouvernements établit des profils très précis de nos existences, nous met en boîte. Je suis sur le point de jeter mon smartphone dans la Meuse mais je m'abstiens, Dieu sait pourquoi. Je me dis que j'ai envie d'un sandwich et je roule vers le Batta.

Le vent se lève, les feuilles de la sécheresse tourbillonnent, quelques gouttes s'écrasent sur le pare-brise. Un immense arc-en-ciel se déploie au-dessus du pont de Fer, du téléphérique et de la tour Batta. Je remarque un morceau de ciel bleu, d'une pâleur intense tellement de chez nous, dans une fenêtre du huitième étage.

Je m'engage dans un emplacement de parking et me retrouve face à une plaque d'immatriculation, comme si quelqu'un avait voulu réserver la place. Je lis : « pauvre ». Mes noires pensées se désagrègent dans le carré de ciel bleu et je reviens à la vie concrète, celle de là maintenant en vrai, visible. L'étiquette « pauvre » agit comme un miroir qui déclenche une série de sensations désagréables, une forme de stress. Du coup, ça se rebouscule dans ma tête : pourquoi « pauvre » ? Pourquoi là, devant moi ? Une place réservée aux pauvres ? Suis-je pauvre ? Pourquoi cette étiquette ? Je n'aime pas les étiquettes. Mais je « suis » pauvre selon les statistiques du ministère des Finances (et sans doute les analyses des logiciels espions qui habitent mon smartphone). Mais suis-je vraiment pauvre ? Cela veut-il dire que je dois être malheureuse ? Bon, qu'à cela ne tienne, je suis aussi plein d'autres choses, et cette plaque peut chanter ce qu'elle veut, j'ai faim.

14h00

Je reprends la voiture pour rejoindre le centre-ville. J'aurais pu aller à pied mais je n'ai pas envie, je préfère rester dans ma bulle d'acier. Elle montrera au monde que je ne suis pas si pauvre que ça. L'arc-en-ciel a disparu, je me dis que ça aurait été magnifique qu'il relie les deux rives de Huy, tellement inégales, l'une pauvre, justement, et l'autre riche... J'aperçois, sur le pont, une amie qui a grandi loin d'ici et ne parle pas bien le français. Je me dis que les plaques ne lui auraient fait ni chaud ni froid. De toute façon, elle n'a pas de voiture.

14h05

Dans le quadrilatère, il n'y a plus des masses de places. Je m'engage et je cale littéralement. À nouveau une plaque d'immatriculation ! Cette fois, je lis « viol ». Mmmh, tout un programme. Décidément, pas moyen d'avoir la paix aujourd'hui. Et tac, la boule est de nouveau dans mon ventre. Ce sont des chiffres qui me viennent tout d'abord à l'esprit. Je les ai entendus l'autre jour à la radio. « Une femme sur trois en Belgique ». « 70% des cas se passent à l'intérieur des familles ». J'ai envie de reculer, mais j'avance et je la regarde bien en face, une bonne fois pour toutes, comme par défi. Ça me fait du bien, en fait. Je ris toute seule dans la voiture.

14h06

Je sors de ma bulle et déambule dans le parking à la recherche d'autres plaques. Il y a quelques badauds visiblement pas contents. Faut dire qu'ils sont garés devant d'autres mots pas forcément agréables à rencontrer : fellation, souffrance, cancer, miraculé, faible, masturbation... C'est fou comme ces mots deviennent durs à encaisser quand on nous les écrit en rouge sur blanc sur une plaque de voiture, assignée à une place de parking, bien délimitée par une belle ligne blanche. Je remarque aussi « bonté » devant une grosse Jeep rouge.

15h00

En route vers la maison. J'habite sur une colline de laquelle j'aperçois Huy nichée dans un creux douillet. Dans ma boîte mail : une invitation à l'exposition « Dédale » : des œuvres sur les tabous exposées dans les rues de Huy à partir du 14 septembre. Nous y voilà ! Des tabous que l'on nomme sur des plaques, par exemple. Des tabous qui prennent corps dans des lieux de notre quotidien. C'est autre chose qu'un péril invisible, bien sûr. C'est plein de matière et ça nous rentre dedans de plein fouet.

Je parcours le catalogue : des clochards couchés par terre devant chez les opticiennes, au centre-ville (rive droite), des enfants nus ou déformés gravés sur les murs de la bibliothèque, des projets immobiliers mégalos dont celui d'un centre œcuménique multiconfessionnel dans l'abbaye de Neufmoustier, des plaques de parking qui nomment des non-dits au quadrilatère, au Batta et au Centre culturel (« conard »), une liste des bâtiments désaffectés de la rive gauche sur la vitrine de l'ancienne boulangerie « À la bonne femme », une girouette politique rue du Pont, des stèles imprimées de variations sur le symbole de la radioactivité dans le parc Vierset Godin-Parnajon... Et un drapeau du ciel hissé dans le ciel au-dessus de la maison communale et dans le parc Henrion.

Toutes nos douleurs collectives comme la cohabitation des religions, les identités (meurtrières ?), les inégalités sociales, la morale, la spéculation immobilière, la pédophilie, les stéréotypes, le nucléaire, les croisades, la délocalisation de nos industries percutent notre espace intime, l'intérieur de nos bulles d'acier et révèlent leur dimension locale. Ça se passe près de chez nous, en fait. Comme le smartphone qui nous espionne depuis notre poche.

16h00

Fin de la minute philosophique. J'allume le PC pour visiter Facebook. Je constate que ça crie de toutes parts. L'expo provoque un tollé dans les communautés virtuelles. Ça ne discute pas, ça s'insulte. Je remarque tout de même une conversation sur les pâtisseries plus ou moins regrettées de la Bonne Femme. Dommage que je ne l'ai pas connue.

16h15

Je décide de redescendre en ville pour aller rendre visite à Pierre l'Hermitte et son futur centre multiconfessionnel. Ça fait longtemps que je n'y suis pas passée. L'endroit est devenu lugubre. Je constate que la matérialisation de nos angoisses a fait une victime. La grande bâche de présentation du projet immobilier et ses symboles religieux mélangés ont reçu des coups de couteau et ont été taguée : « pas ici ». Je reviens par le parc Vierset Godin-Parnajon. Certaines stèles ont été déterrées et renversées. Malgré moi, j'accélère et me dirige machinalement vers le parking du quadrilatère.

16h45

Tout a disparu. Nous préférons les périls invisibles. Rien à cacher, mais tout à dissimuler.

Une brève histoire de l'humanité¹ et des arts

par Pauline de La Boulaye, auteure-commissaire invitée

« L'art au service de la vie² ! »

Anna Halprin

La crise sanitaire a profondément modifié notre rapport aux autres et aux lieux publics : visages masqués, distance sociale, couvre-feux... Les rues, les parcs, les jardins, les places, les bancs publics n'ont jamais été aussi inhospitaliers !

Nos villes souffraient déjà : délitement des liens sociaux, privatisation du sol par le libéralisme rampant, contrôle armé chronique depuis les attentats, penchant politique pour le tourisme, attaque du milieu habité, perte d'échelle.

Aujourd'hui, la peur de la contagion nous a marqués et laisse une empreinte tangible dans nos corps, ainsi que dans notre relation aux autres et aux lieux partagés.

C'est le moment de transformer nos liens. L'art a cette puissante capacité ! Il est urgent de réinventer la rencontre entre artistes et habitants, recoudre le lien des retrouvailles. Il ne s'agit plus de déposer des ovnis artistiques destinés à une consommation culturelle. Il s'agit de proposer des objets artistiques reliés à une ville en mutation et à ses habitants.



¹ Yuval Noah Harari, *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015.
² Anna Halprin est une danseuse et chorégraphe américaine décédée à l'âge de 100 ans en mai 2021. Atteinte d'un cancer à l'âge de 52 ans, elle a décidé de dédier la danse à la vie (guérison) et non sa vie à la danse.

Il était une fois avant 2020

Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, il y a plus de 70 ans, on a reconstruit. Une partie de la réparation reposait sur l'éducation et la culture pour tous. Ces vœux, issus d'une profonde **bles-sure**, ont donné naissance à l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) et à la construction d'écoles et de centres culturels dans une Europe naissante placée sous le signe de l'**union**.

En moins d'un siècle, on est parti à la dérive. On s'est mis à consommer la culture ! Les supermarchés ont ouvert des rayons après l'an 2000. Dans nos caddies : livres imprimés en Chine, fruits transgéniques et produits de l'industrie agroalimentaire. Des touristes du monde entier ont dévoré Venise et Bruges. Le vieux continent est devenu un produit touristique super-rentable. Chaque ville, petite, moyenne, grande, s'est soumise à cette économie, optant pour la consommation et le **divertissement**; plutôt que pour l'amélioration de la vie des autochtones et des autres êtres vivants.

Quand il n'y avait pas assez de patrimoine racoleur, on s'est mis à construire des musées d'art contemporain pour dynamiser **des zones urbaines ravagées par la perte de sens**. C'était la première fois dans l'histoire de l'humanité; que l'on conservait des œuvres fraîchement créées; sans leur laisser le temps de vivre, de se frotter au réel, de s'user, d'être aimées, critiquées, rafistolées.

On a inventé le White cube. Un cube blanc du sol au plafond, éclairé par des néons et qui ressemblait à un intérieur désinfecté, à un endroit détaché du monde et de ses microbes : **un lieu sans affect**, sans histoire, sans passé, sans attaches, dans lequel l'art régnait totalement. Ce lieu ressemblait à son époque : à la rationalisation et à l'optimisation des espaces de vie et de travail, aux assurances

vie, à l'hégémonie du blanc dans les hôpitaux, les écoles, les bureaux, les logements, les galeries, les musées, les salles de danse... un blanc neutre, totalitaire, amnésique et qui avait fini par tout envahir sans rien relier.

Finalement, la culture était devenue une manière de consommer massivement le spectacle d'objets anesthésiés. Les artistes se sont mis à créer des œuvres pour White cube réfrigéré. Des initiés transhumaient de foires en musées, de biennales en expositions, retrouvant des codes d'une création contemporaine légitimée par un curieux mariage entre marché et institutions publiques. Un art sous contrôle, sous cloche, **hors-sol**. Une création artistique séparée de la vie. Une **fast culture** indigeste et autodestructrice comme la **fast food**.

Lorsqu'elle sortait pour s'exposer dans nos rues, le choc pouvait être violent. Il est arrivé que les habitants détruisent les œuvres ou bien que le chef de ville appelle la police pour les enlever. La provocation cristallisait les stéréotypes, renforçait les a priori, le contrôle et les rapports de pouvoir, bref séparait l'art de la vie (et de la ville).

Ça ne se passait pas toujours comme ça. Dans certains cas, les villes commandaient des graffiti ou des sculptures monumentales parachutées comme des ovnis : ça donnait des images instagrammables, ready-made pour touristes et passants. Ça restait hors-sol.

Dans d'autres circonstances, hors marché et hors commande publique, des artistes travaillaient **le tissu social et urbain**, de façon plus « primitive », plus émancipatrice, plus discrète : elles et ils renouaient avec l'appropriation collective de **formes surgissant de la vie**. C'était ce dont nous allions avoir besoin.

Les villes sont entrées en état d'urgence permanent. La crise est totale : sociale, religieuse, migratoire, sanitaire, environnementale... Nos rues, nos places, nos paysages sont de plus en plus sous contrôle : contrôle militaire, contrôle sanitaire, privatisation du sol par les terrasses, les commerces, les logements. Les oubliés débordent comme un raz de marée. **Les précaires sont migrants, oiseaux, intellectuels, fleuves, ouvriers, forêts, artistes, rivières, femmes, abeilles, enfants...** Les équipements traditionnels sont submergés. Les anciennes structures relationnelles de la société se fissurent. Nous assistons à une véritable attaque du milieu : la destruction de nos relations aux autres et à ce qui nous entoure. Nous sommes sur le point de basculer dans la tyrannie : un monde dans lequel des individus isolés ne voient dans les êtres et les choses que des objets consommables et jetables. Nous atteignons les limites du « prêt-à-habiter » l'espace privé / « prêt-à-consommer » l'espace public.

Quelle place pour la rencontre gratuite et la création d'imaginaires communs ?

Des artistes, des philosophes et des poètes proposent de renouer avec les échelles intermédiaires, de recoudre notre rapport au monde pour retrouver le sentiment d'appartenance à des paysages vivants et des communautés humaines. Ils nous aident à voir, dans chaque chose qui nous entoure, des sujets. Ils nous rappellent que la création artistique est née de la nécessité de se lier symboliquement au monde. Sculpture, ornement, peinture, danse, musique existaient avant l'invention du langage.

Nous avons quelque chose d'important à faire : partager le pouvoir esthétique et politique, redonner à chacun et chacune la capacité de **se lier symboliquement à ce qui nous entoure. C'est un projet de renaissance**, un projet de civilisation : changer la place de l'art dans la ville, c'est-à-dire dans les lieux publics, dans les quartiers et dans les équipements collectifs (hôpitaux, écoles, prisons).

En dehors des sentiers balisés du marché de l'art et des institutions culturelles, **des artistes** expérimentent. Elles et ils ont développé des pratiques inclusives, participatives, **tissent** des liens concrets avec des territoires, des communautés d'habitants. Leur propos est de lutter contre l'exclusion culturelle, de réparer le lien humain, de se lier à des territoires. Il y a ceux qui ont une approche éco-environnementale, d'ouverture poétique de l'espace, de revitalisation urbaine et qui invitent les habitants à modifier leur perception concrète ou inconsciente de la ville (Agence nationale de psychanalyse urbaine en France, Stalkers en Italie, Design For Everyone en Belgique). Il y a ceux qui questionnent les institutions humaines, gardiennes de l'ordre urbain (justice, police, prison), du mode de vie en ville (hôpital, école), de la culture (musée, statuaire publique) et du rapport à la nature. Ceux-là invitent les habitants à réfléchir aux normes et à la marge, à se positionner (Arnaud Théval en France, Habitant-e-s des images en Belgique). Il y a ceux qui proposent de réparer la chaîne du soin. Il y a ceux qui renouent avec les origines, le mystère de la création, les rites (Julien Celdran en Belgique). Il y a ceux qui créent des communautés, des tiers-lieux et cherchent de nouveaux formats culturels de vie. Dans la rencontre de l'autre et l'apaisement des tensions (Oiseaux sans tête en Belgique). Tous travaillent la dimension symbolique, créent des dispositifs ou des objets relationnels qui installent un **lien durable entre habitants et lieux**. Ils sont souvent à la fois artistes, anthropologues, social designers, architectes, ou bien agissent en collectif. Elles et ils prennent le risque de **créer du commun** sans attendre une reconnaissance individuelle des institutions. Au lieu de mettre leur art directement sous cloche dans un White cube, ils mettent leur art **à l'épreuve du social, du climat et du temps**.

Et après ? Énigmes à Huy en 2021

À l'heure d'écrire ces lignes, les catastrophes naturelles s'accroissent comme les grands fléaux de l'Histoire. Des pluies diluviennes ont défigurés les paysages belges et allemands. Les incendies ravagent le sud de l'Europe. Beaucoup ont perdu leur maison, certains la vie. L'épidémie de Covid semble ne plus avoir de fin : on se demande si nous allons vers de nouveaux confinements. Nous arrivons dans une période de grande fragilité économique et sociale. Après un an et demi d'éducation à distance et de culture sur écrans, nous touchons aux limites de la transmission des connaissances sans contact humain.

Dans l'incertitude du monde qui vient, le grand défi est de réparer le lien humain, nous rassembler autour de lieux communs en partageant des responsabilités et des valeurs. Et pour ce faire : cohabiter, inclure, débattre, discuter, essayer, recommencer...

Pour la première fois depuis la création de Dédale, l'exposition urbaine a été précédée d'une résidence artistique. Car créer dehors, c'est **s'ancrer dans le sol (l'humus), dans l'humain, avec humilité**. C'est comme l'eau dans le sol, ça prend beaucoup de temps, ça doit décanter, ça demande de la ténacité, de la patience, des outils, de la médiation, de la traduction, de la cristallisation...

Au printemps 2021, les artistes sont donc venus tisser des liens avec la ville de Huy et ses habitants. J'ai le plaisir de faire partie des invités aux côtés de Design For Everyone, Julien Celdran, Maud Dallemagne et Frans Daels. Elles et ils sont généreux, curieux des autres, de **prendre des risques** et ont des positions critiques vis-à-vis des dérives du monde. Je m'engage à leurs côtés pour transformer le parcours d'arts en **une expérience collective** dont ce journal est le témoin. Il importe de changer notre rapport à la culture. Le Centre culturel de Huy nous a invités dans ce sens. Des Hutois nous ont hébergés et ont participé avec d'autres (représentants de la commune, associations...) à ce qui suit.

Dédale 2021 s'est ainsi ancré dans **un territoire en mutation**. Territoire traversé par la Meuse, fleuve à l'origine de l'occupation humaine de la vallée, personnalité archaïque reliant Huy à un ailleurs. Il faut la franchir pour ressentir qu'**une rive n'est pas l'autre**.

La rive droite est une imbrication de fort militaire et de collégiale démesurée, de collines abruptes et vertes, de bâtiments de styles médiéval, Renaissance, néogothique, moderniste... Un peu plus loin, la centrale nucléaire de Tihange génère électricité et emplois. La rive gauche est plus récente, industrielle, sidérurgique, commerciale, abandonnée par endroits. Les strates du temps s'accroissent comme dans **un grand bug** de l'Histoire.

Les artistes ont choisi l'une ou l'autre rive, parfois les deux. J'ai choisi le pont Roi Baudouin pour y installer les week-ends un guichet ambulant. **Le pont**

symbolise **le lien**, le rapport à l'autre, la coopération avec ceux d'en face. Il enjambe l'eau, elle-même miroir et reflet de notre rapport au monde. Source de vie et de destruction, l'eau est un être mystérieux aux fonds invisibles. Le pont est donc devenu le lieu idéal pour vous rencontrer et réveiller votre curiosité avec la présence d'un guichet ambulant. Non pas un guichet standard, mais quelque chose de singulier, de mystérieux, qui change du marchand de glaces, de gaufres, des réservations culturelles sur Internet et des injonctions provoquées par la crise sanitaire.

Les installations artistiques n'étant volontairement pas référencées sur un plan, vous avez pu vous laisser surprendre par le hasard d'une rencontre dans un parc, un centre commercial, une rue commerçante, dans votre quartier ou... sur le pont Roi Baudouin.

Avec le guichet, comme avec ce texte qui s'adresse à votre sensibilité, je voudrais m'adresser à votre devenir artiste, à quelque chose qui dort en vous.

Je voudrais vous détourner de votre chemin et vous orienter vers une œuvre qui pourrait transformer votre journée, votre week-end ou votre vie. Je voudrais que vous me racontiez ce que vous avez vu et ce que vous en avez pensé.

Je voudrais que vous ne soyez pas d'accord et qu'on puisse trouver une solution.

Je voudrais vous demander, ainsi qu'aux élus, si l'art peut contribuer à réparer le lien social, la chaîne du soin, notre rapport au monde.

Je voudrais savoir si une œuvre peut devenir un bien commun.

Je voudrais vous demander ce que vous voulez faire des installations de Dédale 2021 : maintien ? recyclage ? déplacement ? destruction ?

Je voudrais qu'ensemble, nous inventions un peu le monde qui vient.

Comme avec le guichet, à travers les pages qui suivent, je vous oriente à la découverte des propositions artistiques et vous invite à réfléchir à leur devenir.



Design For Everyone

Publication : coconstruction d'un nouvel espace public

Le collectif Design For Everyone rassemble des personnes venant de l'architecture, de l'éducation permanente, du design social, de la coconstruction, des arts et de différents pays européens.

Design For Everyone questionne l'espace public en agissant directement sur le mobilier urbain et les lieux publics. À Bruxelles, depuis 2018, le collectif intervient sur les bancs de métro : des accoudoirs séparent les assises, créent de la distance sociale, empêchant, entre autres, les sans-abri de s'allonger. Design For Everyone prend les mesures de ce mobilier inhospitalier, fabrique des modules adaptés, puis vient les greffer pour aplanir le banc, le rendre plus hospitalier.

L'architecture du mépris et de l'hostilité³ se déploie dans les métropoles. Des grilles de séparation aux hermes anti-assises, des bancs inconfortables aux caméras de surveillance... ce que racontent ces installations, ce n'est ni une société de l'inclusion ni une démocratie, mais une société de contrôle pour des individus isolés, désolidarisés, sans liens avec ce qui les entoure. Par ses interventions, Design For Everyone rend visibles les aménagements qui conditionnent nos comportements, nos manières d'interagir sans que nous nous en rendions compte. Le collectif nous alerte sur l'importance de préserver nos espaces de rencontres gratuites, de convivialité sociale et d'hospitalité pour les personnes précaires. C'est là que se joue notre vie citoyenne. **L'espace public est un bien commun, un territoire menacé.**

Ce qui menace notre espace public menace la démocratie : la privatisation du sol (par exemple l'extension des terrasses de café et des commerces) et le contrôle chronique de nos déplacements et de nos usages sociaux. Or, avec la pandémie, le contrôle augmente et le domaine privé est en expansion.

Depuis un an et demi, l'espace privé est en train de se refermer sur nous. La situation nous pousse à regarder de plus près nos corps, nos proches, nos murs, nos architectures, nos plantes, nos animaux, nos lits, nos écrans. Tout ce qui nous entoure semble devenir plus épais. Nous nous sclérosions. Nous touchons les limites de l'espace privé. Faut-il rappeler que le mot « privé » signifie « séparé », « isolé » et s'emploie pour les punitions, comme « privé de dessert » ? Privés de sorties, privés de lieux de sociabilité, privés de fêtes, privés de réunions, privés de cinéma, de théâtre, d'art, de sport, privés d'horizons...

Dans la cité grecque antique, les femmes, les enfants et les esclaves étaient **privés de leur puissance publique**, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient pas exer-

cer le « droit de cité » réservé aux hommes libres. Ils étaient la plupart du temps assignés à la vie domestique du foyer ou bien à des travaux spécifiques. Tandis que les hommes libres organisaient la vie citoyenne. Les espaces privés et publics restaient relativement poreux : aux thermes, dans les rituels collectifs, les assemblées citoyennes, les enseignements philosophiques, les banquets... l'intimité et la vie publique s'entremêlaient, comme chez les peuples nomades. Il faut dire que l'humanité venait de se sédentariser. La cité venait d'être inventée.

2500 ans et 8 milliards d'humains plus tard, **à quoi ressemble notre vie publique ?** Dès que nous franchissons une porte, c'est pour nous déplacer dans une prison invisible : masque, propreté, tracking géolocalisé, culpabilité d'être potentiellement dangereux pour les autres... Notre vie publique se définit à travers ce qui nous a manqué ces derniers temps : les cafés, les restaurants, les lieux culturels, les loisirs. Mais quoi ? Le seul contrechamp à nos vies privées ne serait que divertissements, loisirs et culture consommable ? Le « prêt-à-penser urbain ».

Design For Everyone souhaite rendre possible **l'émergence d'autres espaces publics**, favoriser de nouveaux usages urbains pour une démocratie renaissante.

À Huy, durant Dédale 2021, le collectif Design For Everyone a transformé un espace commercial en espace public. Une façon d'inverser la tendance de la privatisation en cours.

Cet atelier de publication d'un espace privé invitait les passants à coconstruire du mobilier urbain et, ce faisant, à codécider des usages de ce nouvel espace public, ses conditions d'accès, la responsabilité collective qui en découle...

Pour mener à bien ce projet, à partir de sa résidence au printemps, le collectif a été à la rencontre d'acteurs privés et publics de la ville de Huy, du collectif HEPP (Huy Espace Public Partagé), d'artistes et d'habitants locaux, Jacques, Cynthia, Justine, Farida, Véronique...

PLB

³ Michaël Labbé, *Reprendre place, contre l'architecture du mépris*, Payot, 2019.



À l'issue de notre résidence exploratoire à Huy, occuper un espace commercial sans affectation pour y déployer un espace public éphémère nous est apparu comme une évidence.

Signes d'une mutation urbaine en cours, ces espaces privés – vides – dédiés au commerce contrastaient avec la privatisation de l'espace public pour y déployer des activités commerciales.

La voie nous semblait toute tracée et aisée tant le nombre d'espaces vacants nous semblait, à première vue, important.

Et pourtant... malgré notre réponse à un appel à projets d'occupation d'espaces gérés par la Ville – qui s'est soldée par un échec cuisant – des demandes et propositions d'aides des un·e·s et des autres, ce sont finalement – et tardivement – les très commerciales agences immobilières qui nous ont permis – non sans bourse délier – d'accéder à l'espace que nous avons investi ! Cruel parcours semé d'embûches...

Vous avez été nombreuses et nombreux à nous rendre une petite visite dans cet espace de l'avenue de Batta ou à vous arrêter pour un bref échange avec

nous lors du week-end de lancement de Dédale 2021. Vous avez souvent exprimé votre plaisir à voir le volet métallique ouvert. Parfois, vous vous êtes enthousiasmé·e·s d'une telle proposition « rive gauche ». Mais, plus régulièrement, il faut le concéder, vous étiez déçu·e·s que ce ne soit qu'une éphémère proposition culturelle...

Et pourtant, nous avons été en lien, nous nous sommes parlé, nous avons échangé... les espaces où ça se produit sont-ils si nombreux ?

Design For Everyone

Et après ?

Questions ouvertes aux riverains, aux propriétaires du local commercial, aux associations et aux élus

Selon vous, que faire de ce nouvel espace public après Dédale 2021 ?

- Souhaitez-vous qu'il redevienne un espace privé commercial ? oui / non
- Souhaitez-vous qu'il devienne un espace public ? oui / non
- Pensez-vous qu'il s'agit d'un nouveau type d'espace ? oui / non

Ajouter un commentaire :

.....

Que faire des objets construits pour cet espace ?

- Destruction ou recyclage ? destruction / recyclage
- Réusage ? oui / non
- En souhaitez-vous un chez vous ? oui / non

Si oui, lequel ?

Et à quel prix ?

- Pensez-vous qu'il serait utile de les installer dans la ville ? oui / non

Si oui, où ?

Ajouter un commentaire :

.....

Souhaitez-vous faire partie d'un groupe qui pourrait continuer à faire vivre ce nouvel espace public ? oui / non



Maud Dallemagne

Constellation urbaine : extractions subjectives d'un paysage menacé

Maud Dallemagne crée à travers un travail graphique manuel : peinture en lettres, ateliers ambulants de sérigraphie urbaine, collages. Elle sillonne quotidiennement la Wallonie, en tant que membre du collectif artistique Les Tontons Racleurs (Charleroi) et enseignante en communication visuelle et graphique à l'École supérieure des arts Saint-Luc Liège.

Maud superpose textes, photographies et images pour révéler l'épaisseur du monde qui nous entoure. Elle cherche à reproduire le paysage naturel, urbain, minéral à travers textures et couleurs : murs, roches, architectures. Déconstruire les images-écrans des médias pour générer une vision sensible, incarnée, rugueuse du réel.

Au printemps, elle parcourait Huy en quête de lieux, de détails, de situations représentant la mutation urbaine en cours. Elle dit avoir photographié « des changements, des nouvelles habitudes, des traces que l'homme laisse derrière lui impactant son environnement. Ces traces sont, pour moi, des constellations d'étoiles. Chacune d'elles a une intensité différente, une couleur distincte. Chacune est une composante d'un nouveau développement urbain. »

Elle a ensuite choisi 6 images qu'elle a imprimées en grand format (100 x 150 cm) puis retravaillées en peinture, pour rendre le relief, l'épaisseur, l'intensité de ces extractions de paysages hutois. « Cette transcription est un état de transition où la photo devient peinture, où le réel devient abstrait, où les textures et les couleurs se mélangent pour obtenir une nouvelle information visuelle qui se détache de l'original. »

Un ballon crevé dans une flaque boueuse sous un enchevêtrement de branches.

Une résille en plastique qui enlace un arbre avant de s'effondrer.

Une ruine murée de métal et de briques en béton.

Un message sur une vitrine de magasin ouvert sur rendez-vous ou par click-and-collect, mesure sanitaire oblige.

Un mot écrit sur un support abîmé « Le peuple crève en silence ».

Un empilement de voitures dans un paysage retourné par les inondations.

Ces 6 peintures-étoiles sont exposées dans le centre commercial Batta. Elles ne sont pas consommables. Elles replacent à l'intérieur du temple de la consommation et des publicités sur papier glacé, des extraits rugueux du dehors, des morceaux de réel, des symptômes de l'effondrement dont les panneaux publicitaires ne parlent pas.

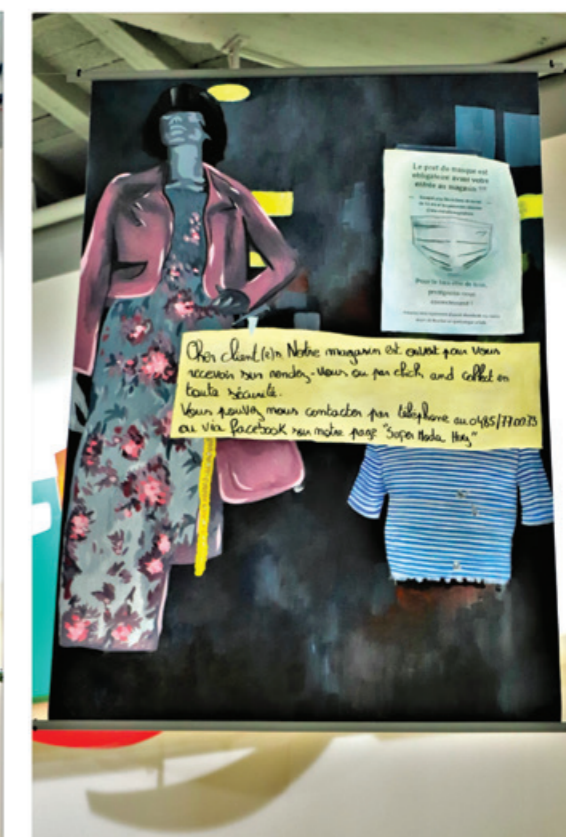
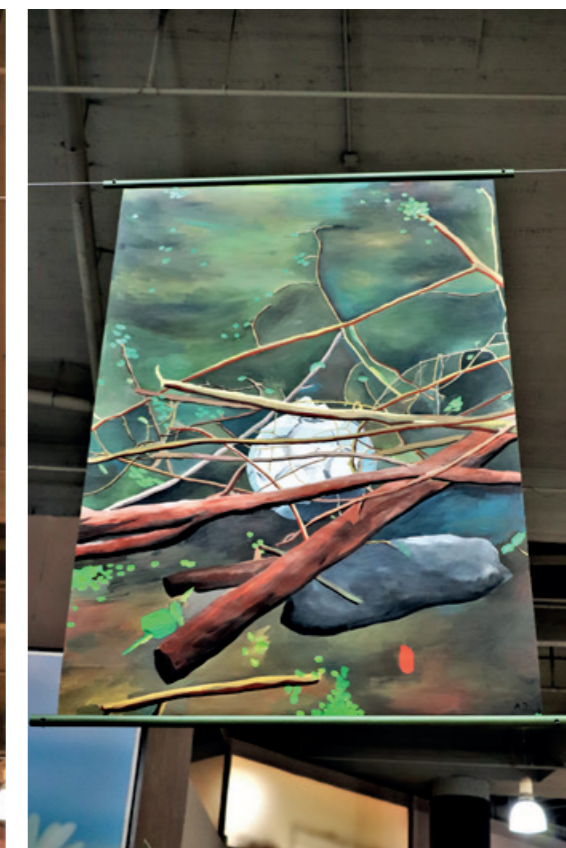
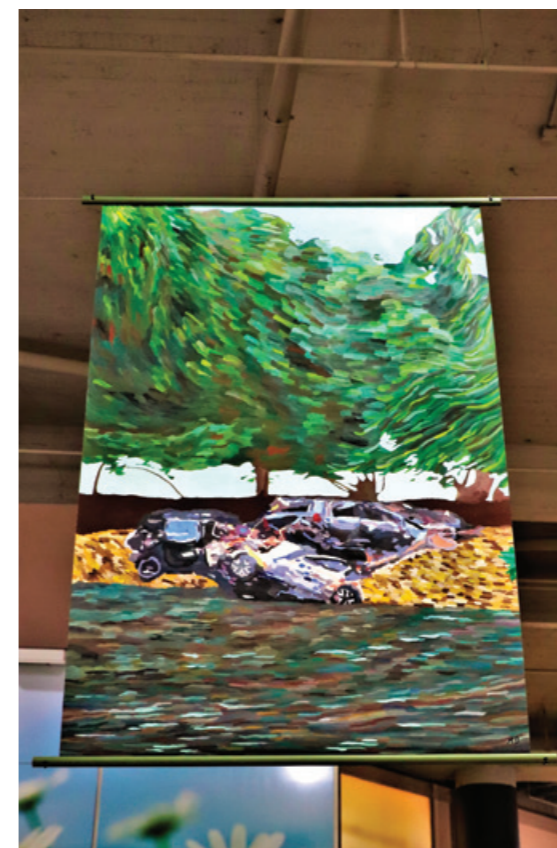
Mais en dehors des pubs qui ont envahi l'espace urbain, où sont passés les affiches sauvages, les murs d'expression libre ? Les affiches de mai 68 ont été célébrées en 2018 dans des musées qui les stérilisent. Elles sont devenues les icônes d'une révolution de la subjectivité. Depuis, l'affichage urbain est devenu de plus en plus réglementé et limité. Durant Dédale 2021, Maud a dressé un panneau d'affichage géant et a proposé aux habitants des ateliers de sérigraphie urbaine pour fabriquer des affiches et redonner à chacun la possibilité de partager sa vision subjective et rugueuse du réel.

PLB

Et après ?

Questions ouvertes aux riverains, aux propriétaires du local commercial, aux associations et aux élus :

- | | |
|--|---|
| <p>Selon vous, que faire des peintures après Dédale 2021 ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • En souhaitez-vous une chez vous ? oui / non • Si oui, laquelle ?..... • Et à quel prix ? • Souhaitez-vous qu'elles restent dans le centre commercial Batta ou qu'on les place dans un musée ? Batta / musée • Avez-vous une autre idée ? <p>Que faire du panneau d'affichage du Centre culturel après Dédale 2021 ? destruction / recyclage</p> <p>Réusage ?</p> | <p>Pensez-vous qu'il serait utile de le laisser comme mur d'expression libre sur le Centre culturel ? oui / non</p> <p>Pensez-vous qu'il serait utile de l'installer ailleurs dans la ville ? oui / non</p> <p>Si oui, où ?</p> <p>Souhaitez-vous faire partie d'un groupe qui pourrait continuer à faire vivre le panneau d'affichage ? oui / non</p> <p>Ajouter un commentaire</p> <p>.....</p> |
|--|---|



© Coligny



Julien Celdran

Vœux de bon rétablissement à une société malade : Archéo-sculpture votive

Carnavals, arbres à clous, arbres à loques, sources miraculeuses... Julien Celdran questionne nos croyances symboliques. Que ce soit en Afrique, en Islande, en Belgique, en Australie ou ailleurs, les humains répètent des pratiques venues de la nuit des temps, nouent des chutes de tissus, chargent des objets de pensées magiques, customisent des vêtements, tatouent leurs corps, imbriquent des formes naturelles et artificielles.

« En Wallonie, lorsqu'on plante un clou dans un arbre, on fait le vœu d'une guérison pour un proche et la force vitale de l'arbre détruit la maladie » rappelle Julien. Certaines reliques d'arbres scarifiés sont conservées dans nos musées de civilisation, d'arts et de traditions populaires, comme les témoins d'un autre temps. Mais si vous demandez aujourd'hui dans les villages, les habitants savent toujours vous orienter vers **une forme votive locale que Google Maps ne renseigne pas**.

Près de Huy, à Strée, des locaux accrochent des bouts d'habits, des doudous, des masques sanitaires sur la pompe d'une fontaine qui se trouve en contrebas d'une église aux murs droits. En descendant vers la fontaine, ça se fissure, ça s'écroule, le sol est chaotique. En haut, le culte dicte la croyance avec sa légitimité, ses moyens, ses murs solides, son eau bénite. En bas, l'occulte survit depuis des milliers d'années sans institution, sans autre ressource que celle de **la volonté de croire**, là où poussent les arbres, là où surgit l'eau.

À l'origine des villes, il y a l'eau : rivière, fleuve, mer. Les hommes construisent au bord, la boivent, arrosent leurs champs, naviguent dessus... mais elle reste mystérieuse, occulte, imprévisible et infinie comme le ciel. Ses fonds invisibles ressemblent à une planète inhabitable. Elle recouvre ce qui y tombe d'une patine uniforme : concrétions intemporelles de matière. Quand elle déborde, tout devient ruine archéologique.

Huy s'est développée sur les rives de la Meuse. Trois

réacteurs de la centrale nucléaire de Tihange pressurisent l'eau du fleuve, générant électricité et emplois. Des fissures inquiètent. Le Hoyoux, affluent de la Meuse, coule derrière l'hôpital. Sous haute tension depuis la crise sanitaire, l'hôpital serait le dernier endroit où l'on soigne en Europe. **Les fissures de la chaîne du soin** aux vivants sont devenues des failles.

Au printemps 2021, armé d'un aimant et d'un grappin, Julien est venu sonder les eaux de la Meuse et du Hoyoux. Au cours de fouilles archéologiques et dépolluantes, il a remonté, avec l'aide d'Arlette, Rudy, Fred et de quelques Hutois de passage, **des déchets métalliques** – clés, boîtes, outils, armes, capsules – rouillés, stratifiés, modelés par les eaux : des reliques humaines déformées, ayant perdu leur fonction. C'était avant les inondations de juillet, sursaut cataclysmique d'une nature dérégulée par les excès humains.

Julien a ensuite repris le geste intemporel et symbolique de planter, d'amalgamer, d'incrémentaliser ces **matériaux saturés d'énergie liquide et humaine**. Mixant son intention à la charge des eaux, il a sculpté une archéo-sculpture. À l'automne, elle a été installée près de la Meuse. Des éclats ont été dispersés comme des météorites dans la ville. Durant Dédale 2021, Julien invitait les habitants à activer avec lui cette sculpture votive, en y accrochant leurs vœux de bon rétablissement à une société malade.

PLB



Source miraculeuse de Strée (Modave) © Julien Celdran



Arbre à loques © Jean-Pol Grandmont



Pêche dans la Meuse et le Hoyoux © Julien Celdran



Arbre à clous - Le chêne Saint-Antoine de Herchies - Belgique © Jean-Pol Grandmont

« Du pied il dégagea des emplacements dans le sable pour les hanches et les épaules du petit à l'endroit où il allait dormir et il s'assit en le tenant contre lui, ébouriffant ses cheveux pour les faire sécher près du feu. Tout cela comme une antique bénédiction. Ainsi soit-il. Évoque les formes. Quand tu n'as rien d'autre construis des cérémonies à partir de rien et anime-les de ton souffle. »
Cormac McCarthy - *La route*

Dans les situations du plus grand désarroi, l'humanité symbolise. Symboliser, c'est effectuer des gestes que l'on charge de sens, de façon plus ou moins ritualisée. Certes, le symbole a une efficacité relative par rapport à un geste concret, il joue cependant un rôle dans l'élaboration du réel. Dans les processus de soin, l'imaginaire puis le symbolique ont un rôle au moins aussi important que le soin lui-même. Suite à la crise sanitaire que notre société vient de traverser, quelque chose doit être réparé. L'accumulation des souffrances des malades, des familles des victimes, des confinés en détresse psychique, des aînés isolés doit trouver une formulation symbolique. Autrefois et encore aujourd'hui, en Wallonie et ailleurs, des vœux sont énoncés de manière ritualisée. Arbres à clous, arbres à loques, fontaines miraculeuses portent les vœux déposés par chacun et constituent l'image d'un collectif cherchant la guérison. Là on cloue à l'arbre le vêtement d'un malade (l'arbre est assez fort pour en détruire la maladie), là on noue à la fontaine un vêtement, un masque, pour

guérir. Résurgence de rituels païens, magie ou symbolisation : peu importe, le geste veut dire espérance. À Huy coule la Meuse. C'est sa force. Au fond de la Meuse se cache l'inconscient collectif. Avec un aimant (l'aimant aime : il aime l'acier qui est le passé industriel de la Wallonie), j'en ai retiré des éléments métalliques : déchets, outils, armes, clés, clous... Ils sont altérés, mais énergétiques, ils sont chargés par le courant. Et puis j'ai un établi. Un vieil établi en bois. L'établi, c'est le support du travail. Celui du travail de soin pour notre collectif, pour notre société. Dans l'établi, je plante les clous, les barres, les clés, les fusils de notre inconscient collectif au fond de la Meuse. Et puis il y a le collectif des masques. Le masque comme symbole de l'attention à l'autre (on le met pour ne pas le contaminer) et comme symbole de la perte du lien, de la perte du sourire, du dialogue et du baiser. On peut charger le masque comme la Meuse charge l'acier. Tout ce qu'on dit s'y incruste. Alors on parle dans le masque, on y murmure ou on y crie nos vœux de bon rétablissement à une société malade. On formule ce que notre collectif doit guérir et le vœu s'incruste dans le masque. Pour que le vœu se réalise, on l'accroche à l'acier de la Meuse planté dans l'établi. Puis on commence le travail de soin à notre société malade.

Julien Celdran



Annexe sonore à la sculpture votive de Julien Celdran : une création podcast de Vincent Matyn.

Et après ?

Questions ouvertes aux riverains, aux associations et aux élus

Selon vous, que faire de la sculpture votive après Dédale 2021 ?

- Souhaitez-vous la remettre à la Meuse ou dans un musée ? Meuse / musée
- Réusage ?

Souhaitez-vous une installation à plus long terme dans le parc Henrion ? oui / non

Pensez-vous qu'il serait utile de l'installer ailleurs dans la ville ? oui / non

• Si oui, où ?

Souhaitez-vous faire partie d'un groupe qui pourrait continuer à faire vivre cette sculpture votive ? oui / non

• Avez-vous une autre idée ?



© Guy Colombel

Frans Daels

Mi Dica, Dis-moi : Sculpture de gestes manifestes

Depuis plus de 20 ans, Frans arpente le monde avec une pancarte muette, un panneau blanc, un cri silencieux, un support d'expression vierge. Il l'a fait longtemps seul, posant sur des photographies capturées par son épouse. Il faut être au moins deux pour se dire l'indicible, pour ouvrir du possible dans le réel saturé de mots-commentaires.

Frans expérimente, décline, répète les façons de porter son support en lien avec les lieux et les gens. Il sculpte le panneau et le geste. Un travail approfondi d'ajustement, d'échelle et de posture. Il consacre sa vie à cela : porter un signe en devenir.

Nous avons tous des choses non formulées, une part non exprimée, quelque chose qui échappe à la raison, que l'on sait mais que l'on ne libère pas toujours, comme s'il nous manquait un pouvoir.

Durant Dédale 2021, Frans proposait aux habitants de Huy d'éveiller cette part, en devenant porteurs de signes en devenir.

Il était déjà venu à Huy pour organiser une performance silencieuse. Ce fut spontané, éphémère, évanescent. Il y avait peut-être un air de la Blank Placard Dance créée par la danseuse américaine Anna Halprin en 1967 : une procession de vingt danseurs portant des panneaux

blancs dans les rues de San Francisco. Quand les passants demandaient « Contre quoi protestez-vous ? », les danseurs leur répondaient « Contre quoi voulez-vous protester ? ». Ils marchaient à trois mètres de distance pour ne pas avoir à déclarer l'organisation d'une manifestation à la police.

Mais Frans veut transmettre le geste à des non-danseurs, à des habitant-e-s, dans l'ancrage et dans la durée. Il veut éveiller nos pouvoirs insoupçonnés, nos attitudes pour questionner nos lieux. Il revient à Huy en 2021 pour sculpter le port du panneau avec les Hutois à qui il propose des ateliers pour que chacun puisse sculpter son port de signes en devenir. Ce n'est plus lui qui pose sur les photos, mais Karine, Martine, Baptiste, Mogamed, Sofia, Nono, Ariane, Maria, Maurane, Simon, Pauline, Gerard, Sylvano, Sabine, Muccino, Quentin, Yter, Aurelie, Charlotte, Annie, Jacques, Marina, Jean-Marie, Isabelle, Farida, Nicolas, Virginie, Sacha, Jérôme, Marie-Jeanne, Claude, Ronny, Jeannette et Hélène. En partageant des portraits d'habitants porteurs de panneaux vides, en mettant à disposition des pancartes muettes, en proposant des ateliers de transmission de gestes, Frans cherche à redonner à tout un chacun une forme de pouvoir esthétique et politique.

PLB

Et après ?

Questions ouvertes aux riverains, aux associations et aux élus :

Selon vous, que faire des pancartes muettes après Dédale 2021 ?

- Destruction ou recyclage ? destruction / recyclage
- Souhaitez-vous qu'on les place dans un musée ? oui / non
- Réusage ?

En souhaitez-vous une chez vous ?

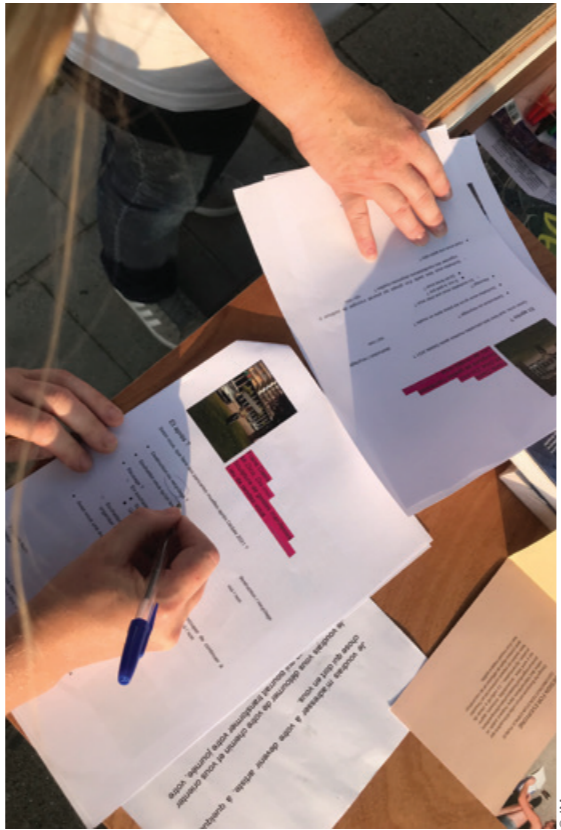
- Si oui, à quel prix ?
- Qu'en ferez-vous ?

Souhaitez-vous faire partie d'un groupe qui pourrait continuer à organiser des marches-performances muettes ?

oui / non

Avez-vous une autre idée ?





Dédale 2021 merci !

Au collectif Design For Everyone (social designer)
 À Julien Celdran (artiste chercheur en auto-anthropologie)
 À Frans Daels (artiste et performeur)
 À Maud Dallemagne (artiste sérigraphe)
 À Pauline de La Boulaye (auteure et commissaire d'exposition associée)
 À Nathalie Mélis (journaliste et auteure)
 Aux photographes Elodie Ledure et Guy Colombel
 Aux artistes locaux rencontrés
 Aux relais vivants
 Aux accueillants des résidences

À Colette Renard-Laveaux, Madame Destrée, Annie Gaukema, Farida Seminerio-Okladnicoff, Agnès Gosselet, Marianne Bedoin, Arlette Degotte, Fred Sepuchre, Cynthia Evers, Jacques Bouchat, Véronique Demaret, Jennifer Leroy, Florence Maréchal, Pascale Fays, Adrien Housiaux, Eric Dosogne, Karine Gangi, Martine Renard, Anne van Brabant, Baptiste Wera, Sofia Cools, Jérémie Leclerck, Ariane Rire, Maurane Lassine, Lhomme, Simon Decroes, Pauline Heneaux, Marina Marangi, Sabine Morsa, Miccino, Quentin Lambert, Ytere Massaux, Aurelie Lardinois, Charlotte Belery, Jean-Marie Vanebempt, Isabelle Tchekeroul-Kouch, Nicolas Michiels, Virginie Skieresz, Marie-Jeanne Preuveneers, Claudy Jalet, Ronny Verstraeten, Hélène Lemmens, Nicole Devillers, Pétronille Séleck, Sylvano Scorier, Véronique Demaret, Étienne et Évelyne Lannois, Aurore Guiot, Catherine Migeot, Manuel Hody, Sandrine Morel, Allô Pizza Huy...

À l'équipe du Centre culturel de Huy
 Au programme « Un Futur pour la Culture » de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Toutes les photographies sans mention
 © Elodie Ledure



© Roberto Cassol



Postface

par Pauline de La Boulaye et Julie Maréchal

Dédale 2021 a permis de tisser des liens artistiques entre les rives mutantes de Huy et ses habitants.

Au fil des week-ends, nous avons rencontré, sur le pont Roi Baudouin, des passants venus de partout. De chaque côté du pont, artistes et piétons ont activé des installations évoluant au fur et à mesure du parcours.



Nous vous invitons à découvrir les témoignages sonores de ces rencontres à travers deux créations radiophoniques sur la page centrecultureldehuy.be/face-b

Merci à Vincent Matyn pour l'écoute attentive des « vœux de bon rétablissement à une société malade » en lien avec la sculpture votive de Julien Celdran.

Merci à Thibault Coeckelberghs pour l'assemblage soigneux d'innombrables conversations provoquées par Dédale 2021.

Merci au collectif Huy Espace Public Partagé (HEPP) d'avoir installé une zone conviviale en bord de Meuse, où nous avons pu parler de la place de l'art dans la ville, un dimanche ensoleillé. L'emplacement choisi rive gauche devant le centre commercial Batta, avec vue sur la rive droite et son imbrication de bâtiments historiques, souligne la nécessité de créer de nouveaux usages sur cette esplanade qui sera bientôt réaménagée. Puisse-t-elle devenir un espace favorable au lien social et environnemental !

Merci aux personnes qui sont venues coconstruire, occuper et questionner le nouvel espace public proposé par Design For Everyone, dont les artistes Roberto Cassol, Christophe Bailleau, Ania Cyrson et le collectif Huy Espace Public Partagé (HEPP)...

À l'heure où nous écrivons ces lignes, Dédale dure encore 20 jours. Nous ne savons pas quelles futures rencontres, quels nouveaux liens et quelles propositions feront leur apparition chemin faisant. Merci à tout ce qui n'est pas encore advenu !

Quel Dédale pour 2023 ?



Avenue Delchambre 7a
4500 Huy

085 21 12 06
www.centrecultureldehuy.be

  /centrecultureldehuy